

le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE
Un an 8 francs
Six mois 4 —

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

ABONNEMENTS POUR L'EXTERIEUR
Un an 10 francs
Six mois 5 —

SANGLANT ANNIVERSAIRE

La Commune de Paris, 18 Mars - 28 Mai 1871

Il y a 48 ans, à cette époque, Paris, enrahi de tous côtés par l'armée de Versailles, se débattait, avec l'énergie du désespoir, dans les dernières convulsions de la « Révolution communale ». Les Versaillais, forts des troupes bien encadrées, bien aguerries, qui revenaient d'Allemagne, grâce à la diligence de M. de Bismarck, ou elles avaient été emmenées en captivité, après une semaine de combats dans les rues parvenues à mater, non sans peine, les insurgés parisiens, dont les derniers, tranchés dans la nécropole du « Père Lachaise », se firent bravement tuer parmi les tombes... Mourant glorieusement et laissant à la postérité avec un souvenir ardent, ému de leurs exploits dignes des héros de l'antiquité, l'exemple d'une abnégation, d'un sacrifice totale à la cause qu'ils défendirent si bien.

Aussi malgré les fautes qui furent commises par certains membres de la « Commune », malgré l'étalage d'oripeaux, de galons, de dorures, malgré le chamarré dont eurent bon de s'affubler certains chefs, nous ne pouvons que nous incliner devant tous ces valeureux qui surent mourir bravement, en insurgés.

Après un long siège qui dura de septembre 70, jusqu'à fin janvier 71, Paris avait dû capituler non pas tant par suite du manque de courage de ses défenseurs, mais bien plus par suite de l'incapacité des chefs du gouvernement provisoire, qui avait succédé à l'Empire après le 4 septembre, par suite de l'incapacité des chefs militaires, parmi lesquels le fameux Trochu, et comme toujours en de telles circonstances, par suite de la gabegie et de l'incurie des services administratifs et militaires.

L'armistice avait donc été signé avec les Prussiens, mais pour la ratification du traité de paix ces derniers avaient demandé la convocation d'une « Assemblée Nationale » qui s'était réunie à Bordeaux. On craignait alors Paris. Foyer d'action révolutionnaire, et l'on se rappelait encore les menaces constantes, souvent mises à exécution, du peuple parisien, contre les diverses assemblées, sous la « Grande Révolution ». Paris n'était donc pas sûr pour les réacteurs élus par « l'Assemblée Nationale » de Bordeaux ; les Jules Favre, les Jules Simon, les Thiers, les Gambetta. Aussi avaient-ils délaissé la capitale pour un centre moins frondeur, moins révolutionnaire.

Les Parisiens prirent facilement leur parti de cette situation. « Qu'on transporte le gouvernement à Fouilly-les-Oies si le cœur leur en dit. Mais alors nous entendons à l'avenir jouer dans la gestion de nos affaires de la même latitudo que possédait à cette heure cette célèbre commune », « Le Français », *Souvenir d'un Révolutionnaire*. Telle était alors la pensée du Paris poulaire.

En l'absence du gouvernement l'idée de former une commune autonome prit corps et le « Comité Central des délégués de Bataillons des Gardes Nationaux », qui avait entre ses mains toutes les administrations devint fermement résolu à résister à l'Assemblée de Bordeaux dont il ne reconnut pas l'autorité. Les dispositions furent prises pour conserver aux Parisiens les ars d'artillerie que le gouvernement émettait la prétention de leur enlever comme appartenant à l'Etat, alors qu'en réalité ils étaient le produit de souscriptions volontaires. Et c'est de ce conflit que devait surgir le déclenchement de l'insurrection Communale.

« Dans la nuit du 17 au 18 mars, le gouvernement de Bordeaux, par un coup de force, tenta de faire enlever les canons de Montmartre. Mais les gardes Nationaux avertis à temps s'y opposèrent. Les troupes envoyées pour appuyer l'enlèvement ont essayé de résister puis ont fraternisé avec le peuple. Le général Vinoy qui les commandait a dû s'enfuir à toutes brides. Un autre général a été fait prisonnier par ses propres soldats » (*Le Français*).

Ce fut le commencement de la Révolution. Le même jour les généraux Leconte et Clément Thomas étaient fusillés par les gardes nationaux. Ces exécutions furent le résultat des haines justifiées qu'avaient accumulées contre eux, pendant le siège, les deux généraux.

A ce moment la situation pouvait tourner tout à l'avantage des insurgés. Une mesure qu'on discutait ferme s'im-

posait et qui, si elle eût été exécutée sur-le-champ pouvait réussir et faire triompher la cause de la Révolution. Il s'agissait de marcher sur Versailles pour empêcher la réunion de l'Assemblée de Bordeaux.

« Mais on laisse passer le moment d'occuper Versailles. L'Assemblée et le Gouvernement s'y sont réunis et peuvent organiser la résistance. C'est un grand malheur. Que la responsabilité entière en retombe sur les Maires de Paris et sur les Députés de la Seine qui, par leur misérable conduite durant une semaine, ont fait perdre un temps précieux aux forces révolutionnaires groupées à l'Hôtel de Ville », (*Le Français*).

Des élections communales ont lieu et le 28 Mars la « Commune » est proclamée à l'Hôtel de Ville par un peuple enthousiaste. « Grande et belle journée pour notre histoire révolutionnaire... elle marque la date d'une nouvelle ère sociale. Si la province le comprend ce peut être la fin de la misère des travailleurs. Mais sans doute elle n'en saura rien. Le Gouvernement de Versailles fera tout son possible pour qu'elle ignore ce qui se passe, ou plutôt pour en dénaturer le caractère. C'est dans ce cas la guerre civile... Je ne puis m'empêcher d'y songer au milieu des joyeuses clameurs et des chants de triomphe qui s'élevaient de toute part », (*Le Français*).

Le 2 avril les hostilités commencent entre « Communards » et « Versaillais », ces derniers commandés par le fameux Gallifet qui commence à faire des siennes en faisant fusiller les prisonniers. Le 3 avril la bataille s'engage, les « Communards » essayant de marcher sur Versailles par différents côtés. Mais trop confiants en leur seul enthousiasme, insuffisamment armés, ils ne tardèrent pas à être refoulés jusque sous les murs de Paris. Un de leur chef, Duval, fait prisonnier est fusillé, ainsi que nombre de ses compagnons malgré qu'on leur eût promis la vie sauve. Flourens est lâchement assassiné à Rueil par un capitaine de gendarmerie. Justement exaspérés par ces atrocités les fédérés décident d'enfermer à titre d'otage les représentants les plus qualifiés de la réaction qui sont restés à Paris.

Le deuxième siège de la capitale commence, fait cette fois par les soldats de

l'ordre au service de la plus vile réaction. Le mois d'avril s'écoule en escarmouches continues, sous un bombardement de tous les jours. En mai la situation devient plus critique. L'enthousiasme du début passé, la discipline forcément relâchée dans cette armée révolutionnaire ne peut retenir plus longtemps des troupes qui commencent à se débander et qu'on paye final alors que des centaines de millions dorment dans les coffres-forts de la Banque de France sous la sauvegarde de ces mêmes « Communards » s'éclaircissent et seuls les convaincus restent au poste de combat, fermement décidés à mourir, car ils ne peuvent plus longtemps se faire d'illusion sur le sort qui les attend.

Réduits en nombre les insurgés ne peuvent tenir les fortifications et le 22 mai les Versaillais pénètrent dans Paris par la porte d'Auteuil, envahissent différents quartiers et partout ce sont les combats de rue qui vont commencer. A chaque carrefour des barricades s'élèvent, les fédérés étant décidés à lutter pied à pied. Devant le péril qui va grandissant les membres de la « Commune » qui s'étaient divisés se réconcilient et jurent de mourir pour la Révolution.

Ce que fut cette lutte désespérée dans Paris chacun en doute. Les insurgés diminués en nombre s'étaient repliés petit à petit dans les quartiers du centre, soutenus par les batteries de « Belleville » et du « Père Lachaise », après avoir incendié les *Tuileries* et l'*Hôtel de Ville*, non sans avoir défendu chaque rue, chaque barricade jusqu'au dernier homme.

Suspecté par ses hommes, Dombrowsky, officier de la « Commune » se fit tuer courageusement sur une barricade. Delecluse se fit tuer dans la rue, ne voulant pas survivre à la défaite. Varlin reconnu, arrêté, est fusillé à Montmartre. La « Commune » agonise ; aussi exaspérés par cette lutte sans autre issue que la mort, — car les Versaillais ne font point quartier, — les fédérés fusillèrent les otages, répondant par la loi du talion aux atrocités des soldards à la solde des Thiers.

La bataille se circonscrit au cimetière du « Père Lachaise », dernier point où parmi les tombes, tient l'insurrection, et

le 28 mai au soir la nécropole envahie par les troupes gouvernementales est prise, les derniers insurgés ayant été massacrés.

La « Commune » était vaincue. Gloire aux vaillants qui jusqu'à leur dernier souffle ont su résister et lutter pour leur idéal.

Les jours qui suivirent sont de ceux qui comptent parmi les plus odieux de notre histoire. La bataille était terminée et pour commettre leurs crimes infâmes les Versaillais n'avaient plus l'excuse de l'ardeur, de l'acharnement de la lutte. La chasse à l'homme, la chasse aux suspects commença. On tortura une vieille mère malade pour lui faire avouer où était son gars ; et c'est ainsi que Ferré fut arrêté. On perquisitionna, on arrêta au petit bonheur, on fusilla de même, 35.000 Parisiens, hommes, femmes enfants, furent massacrés par l'armée de Versailles. Des milliers furent emprisonnés, déportés pour de longues années. Tel fut le bilan. Thiers et tous ses hideux complices pouvaient être fiers des exploits de leurs soldats.

Mais la « Commune » n'était point morte pour cela. Les ans s'écoulaient, les emprisonnés, ou du moins ceux qui n'étaient pas morts dans les prisons ou dans les bagnes furent rendus à la liberté, les déportés purent rentrer. Et notre bonne Louise Michel, drapeau vivant de l'insurrection communale put parcourir la France, pour évoquer et faire revivre en nos cœurs les luttes antérieures et l'espoir en les révoltes futures. Les idées, la propagande, purent exercer à nouveau leur salutaire influence et la révolution sociale put compter de nouveaux adeptes.

Jamais moins qu'à cette heure, malgré les sombres années de guerre, qui viennent de s'écouler, nous n'avons douté de sa réalisation. Jamais comme à cette heure nous n'avons mis autant d'espoir en sa proche venue.

Non, camarades, « La Commune » n'est point morte car elle a revécu en nous. Elle a revécu en les révolutions sociales qui, suivant son exemple, essayent présentement de mettre debout une nouvelle société. Elle revivra demain en ce pays — qui pourrait en douter — formé et organisé de l'Avenir.

CONTENT.

LE MUR

Mon ami Content m'ayant demandé d'écrire quelque chose ayant trait à l'écrasement de la Commune, c'est-à-dire à la semaine sanglante, et l'inspiration ne venant pas, machinalement je me dirigeai vers le Père-Lachaise, dernier épisode — le plus sanglant — de la résistance des vaillants Communards.

Arrivé donc devant le monument édifié par le sculpteur Moreau, qui synthétise d'une façon si saisissante la répression atroce des Gallifets d'alors. Là, par le souvenir d'anciennes lectures j'évoquais la dernière lutte de la Commune : les fédérés débordés de partout, refoulés jusqu'au mur du Père-Lachaise et comme aboutissant cette hécatombe de 35.000 victimes.

Répression monstrueuse, odieuse et inextinguible. Pour les Communards, pour le peuple en révolte, pas de quartier ! tel était le mot d'ordre ; ce que ces bourgeois accordaient quelques mois plus tôt à leurs adversaires allemands, impitoyablement, ils le refusaient à ces insurgés qui osaient prétendre être mères de leurs destinées : crime impardonnable aux yeux des gouvernants.

Comment ! ces ouvriers, ces intellectuels avaient osé douter des privilèges de la bourgeoisie ; comment ! ces travailleurs avaient la prétention de vivre dans des conditions plus conformes à leurs aspirations et leurs besoins, ils avaient l'audace de s'élever contre le sacro-saint principe de la propriété, ils ne devaient donc — en cas de non-réussite — escompter la pitié de leurs adversaires. — Ils s'attendaient pourtant au sort qui leur était réservé, et Moreau sur son mur nous représente les Communards mourant bravement le sourire aux lèvres.

Ainsi se termina la Commune, et ici je voudrais faire remarquer une chose c'est que si la Commune fut vaincue, c'est parce qu'elle ne sut pas lutter à armes égales ; les Communards furent trop humains vis-à-vis de leurs féroces adversaires, ils devaient succomber.

Prenez garde de tomber dans de pareils errements ; dans la lutte il faut tenir compte des sentiments de l'adversaire et nous savons qu'à notre désir de

solutionner la question sociale le gouvernement y souscrit en mettant en prison les plus audacieux et fait massacrer ceux qui osent descendre dans la rue.

Les préceptes de l'amour oublient de tenir compte que les deux partis s'entre-tuent à la question sociale ne disposent pas des mêmes armes ; les uns ont l'appareil guerrier et policier avec eux, ils ont en sus la grande pervertisseuse : la presse bourgeoise ; et les travailleurs qu'ont-ils ? Rien ou presque. Comment alors pouvez-vous parler d'amour. Croyez-vous qu'il eût suffi lors du 1^{er} mai de parler amour à la flicaille pour qu'elle cessât de cogner.

L'amour appelle l'amour, comme la haine appelle la haine.

Avec des humains, soyons humains ; avec les bêtes féroces soyons féroces. Pour avoir méconnu cette vérité essentielle la Commune en est morte, méfions-nous — pour les événements que nous espérons prochains — d'une fausse sensibilité ; elle nous conduirait à notre perte. Au point tendu opposons le poing tendu.

Les gouvernants d'alors s'étaient figurés qu'en fusillant les Communards ils entraveraient à tout jamais l'idée pour le prolétariat de s'affranchir de la tutelle bourgeoise ; mais on n'emprisonne jamais une idée, pas plus que l'on ne la tue, alors qu'on la croit moribonde elle reparait plus vivante que jamais.

C'est contre les injustices, contre l'exploitation de l'homme par l'homme, que les Communards s'élevaient insurgés. Les mêmes causes produisent toujours, toujours les mêmes effets, aujourd'hui la Commune renaît en les Révolutions russe, hongroise, allemande et autrichienne. Partout on sent que les peuples s'intéressent plus que jamais à la question sociale ; les Communards d'alors ont fait des petits, la semence jetée dans les sillons de l'humanité de plus quarante-neuf ans commence à lever, bientôt peut-être les moissonneurs se mettront-ils à l'œuvre.

Nos frères les Communards seront vengés.

La Commune n'est pas morte.
Vive la Commune !

E. HAUSSART.

FEDERATION ANARCHISTE

Les anarchistes de Paris et des environs se feront un devoir d'assister à la manifestation de dimanche prochain, au Père-Lachaise, pour la commémoration de la semaine sanglante.

Rendez-vous boulevard de Ménilmontant. Pour plus amples renseignements, consulter les quotidiens d'avant-garde.

LA FEDERATION ANARCHISTE.

La Grève de la faim

Allons-nous voir revivre en notre doux pays, sous le régime de dictature du sinistre Clemenceau, l'époque la plus hideuse du tsarisme, pendant laquelle les prisonniers politiques en étaient réduits à se suicider pour se faire respecter par leurs gardeschoumme ?

Il ne se passe pas de mois en effet sans qu'on entende parler de des détenus arrêtés à la suite d'une manifestation ou pour délit de presse ou de parole, assent la grève de la faim pour faire valoir leurs droits de détenus politiques.

Knéler, Bertholletto, Ligier dit « Lagaurite », et quarante autres camarades font actuellement cette protestation désespérée à la Maison d'Arrêt de la Santé.

La grève de la faim qu'on y songe est une chose horrible lorsqu'elle se prolonge trop longtemps et il faut être bien résolu pour employer ce moyen ultime de protestation, le seul vraiment efficace qui soit à la disposition du prisonnier. C'est le suicide à petit feu et si l'on échappe à la mort, soit qu'on vous nourrisse de force, « qu'on vous gève », soit que vous obteniez satisfaction avant l'issue fatale, vous en sortez, de cette dure épreuve, diminué en santé, les organes viciés profondément affectés par ce jeûne prolongé, auquel vous vous êtes contrainct.

Que les camarades, que les organisations ouvrières y songent, pour que par leurs protestations énergiques et indignées elles obligent les gouvernants à céder et à accorder à nos camarades emprisonnés le régime de détention auquel ils ont un droit incontestable.



LE MUR DES FEDERES

